

Expérience de subjectivation et désobjectivation dans l'œuvre de Chloé Delaume

Laurie Laufer

► **To cite this version:**

Laurie Laufer. Expérience de subjectivation et désobjectivation dans l'œuvre de Chloé Delaume. R. Aceituno. La folie ordinaire, pp.223-235, 2018. hal-02530924

HAL Id: hal-02530924

<https://hal-univ-paris.archives-ouvertes.fr/hal-02530924>

Submitted on 8 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Expérience de subjectivation et désobjectivation dans l'œuvre de Chloé Delaume

LAURIE LAUFER

Michel Foucault écrivait : « Une expérience est quelque chose dont on sort soi-même transformé [...]. Je suis un *expérimentateur* et non pas un théoricien. J'appelle théoricien celui qui bâtit un système général soit de déduction, soit d'analyse, et l'applique de façon uniforme à des champs différents. Ce n'est pas mon cas. Je suis un expérimentateur *en ce sens que j'écris pour me changer moi-même et ne plus penser la même chose qu'au-paravant*. [...] L'expérience [...] a pour fonction d'arracher le sujet à lui-même, de faire en sorte qu'il ne soit plus lui-même ou qu'il soit porté à son anéantissement ou à sa dissolution. C'est une entreprise de dé-subjectivation [...]¹. »

Si l'expérience analytique vise à « arracher le sujet à lui-même, de faire en sorte qu'il ne soit plus lui-même ou qu'il soit porté à son anéantissement ou à sa dissolution », en somme d'être cette « entreprise de dé-subjectivation », qu'advient-il alors de cette expérience dans un contexte de modernité qui est elle-même une entreprise de désobjectivation, dans le sens où elle est une entreprise d'individualisation ? Foucault faisait de l'expérience de penser un acte expérimentateur de désobjectivation pour qu'apparaisse une subjectivité sans sujet. « Sans sujet », c'est-à-dire capable de s'affranchir des assignations conjonctu-

1. Michel Foucault, « Entretien avec Michel Foucault » (1978), in *Dits et Écrits*, tome IV, Paris, Gallimard, 1994, p. 41-43.

relles d'une époque donnée et, par là, de créer ses propres capacités d'invention de soi et de production de soi. Comment penser alors aujourd'hui, pris que nous sommes dans les rets du discours de la science et de sa rationalité, que cette expérience soit encore possible ? Cette réflexion nous permet de penser les termes d'expérience en butte aux multiples dispositifs qui tentent de la contrôler ou de la normaliser. L'expérience analytique, si nous suivons les pas de Freud, Lacan et Foucault, dans la mesure où elle permet au sujet de « se disparaître », de n'être à chaque fois plus le même, de s'arracher à soi-même, c'est-à-dire de déjouer les pièges de l'identité normalisée et contrôlable, de l'assignation policière et « comportementalisante », est-elle encore possible à l'heure moderne des dispositifs de pouvoir ? Comment interroger les conditions de possibilité de sa propre pensée afin de s'en affranchir lorsque la pensée est portée par des dispositifs de savoir et de pouvoir ? Aujourd'hui, le sujet devenu « individu » localisable et identifiable reste en dehors de la situation où il pourrait interroger les conditions de sa propre pensée. Si le sujet est destitué, ce n'est pas par un affranchissement de lui-même par lui-même, mais par un assujettissement à des discours normés et définis dans une certaine culture et dans une certaine histoire. Résister serait alors l'expérience du sujet, c'est-à-dire analyser sa propre expérience et engager son corps dans cette résistance.

Cette résistance incessante prise dans cette torsion entre savoir et pouvoir, n'est-ce pas l'invention de la psychanalyse ? Freud ne l'a-t-il pas appris du corps des hystériques ? Se dérober sans cesse à ce qui viendrait assigner le sujet à ce savoir/pouvoir qui l'assujettirait, n'est-ce pas l'acte subversif de l'expérience analytique ? Non pas dans un mouvement de « devenir libre », le sujet foucauldien, comme le sujet freudien ou lacanien, a fait un sort à cette liberté subjective, mais en tentant de produire une vérité de soi, ou un « souci de soi », affranchi de façon asymptotique des déterminations historiques qui la constituent. En d'autres termes, accéder à un savoir de soi mènerait le sujet à saisir qu'il

n'est que pure contingence, déterminé par les discours qui le constituent. L'exigence de l'expérience analytique permet au sujet de ne pas être dupe de ces déterminations, d'être un peu moins ignorant et un peu plus averti des mouvements d'aliénation qui le place sous le langage. Car la vérité du sujet est elle-même le produit des déterminations historiques et des dispositifs qui la constituent. C'est dans cette dialectique, cette « torsion intime », que peut s'exprimer la résistance du sujet.

Quelle est la langue du regard ?

Il m'est toujours apparu nécessaire de faire appel à la littérature et à la production artistique, d'être fidèle en ce sens à la position freudienne. Afin d'articuler mon propos à la problématique de la subjectivité et du sujet, du glissement qui s'est opéré entre une subjectivité sans sujet à un sujet sans subjectivité, je voudrais prendre comme support la lecture d'une écrivaine et « performeuse » (c'est ainsi qu'elle se désigne), tout à fait intéressante. Depuis quelques années, Chloé Delaume écrit ce qu'elle appelle, à la suite de Serge Dubrovsky, des « autofictions ». La langue qu'elle travaille, notamment dans *Le Cri du sablier*¹, fait l'expérience d'une narration qui se veut singulière, « subjective ». C'est son texte *J'habite dans la télévision*² qui m'intéresse ici, comme mise en place d'une expérience corporelle et « cérébrale » qui tente de *résister à un dispositif aliénant de masse*: la télévision. Ce texte est porté par la parodie et par l'humour, ce qui fait de la lecture une expérience subjective aussi.

Une des productions modernes de la subjectivité de l'époque est l'image et ses fabrications. La télévision en est, bien sûr, le support le plus bruyant. L'image et ses supports sont une fabrique du regard, Michel Foucault l'aurait nommée « dispositif » si le temps lui avait été donné de travailler cette question. Marie José Mondzain s'est attelée à la tâche de problématiser la

1. Chloé Delaume, *Le Cri du sablier*, Paris, Gallimard, 2001.

2. Chloé Delaume, *J'habite dans la télévision*, Paris, Gallimard, 2006.

question de l'image et du politique. Et ainsi qu'elle l'écrit : « Toute histoire du regard est politique parce qu'elle pose aussi la façon dont le regard est parlé, soit sur l'objet regardé, soit sur le sujet qui regarde¹. »

L'ouvrage de Marie José Mondzain *Homo spectator* est un livre politique qui intéresse la psychanalyse. Dans *Le Commerce des regards*, elle écrivait : « La question de l'image n'est pas fondée sur les objets, mais sur la nature des regards portés sur eux². » C'est la question de la déconstruction de cette naturalisation du regard que *Homo spectator* déplie. Il s'agit en effet de comprendre les conditions de fabrication d'un regard, de poser la question : « Quelle est la langue du regard³ ? »

On a beaucoup glosé sur le « pouvoir » de l'image, renvoyant de façon confuse à l'objet qu'elle montre. Ce supposé pouvoir institue une force performative à l'image qui, en représentant un objet, dirait quelque chose. En lui conférant un pouvoir qui exclut de façon énigmatique le destinataire et le destinataire, cette conception de l'image, à qui l'on attribue une puissance intrinsèque, la décontextualise, la déshistoricise et donc la dépolitise. Dès lors, la question qui se pose et que pose Marie José Mondzain est d'importance : « Qui fait voir quoi à qui ? Dans quels dispositifs visuels les atteintes portées au spectateur, le privant de désir en même temps que de parole, lui retirent son humanité⁴ ? » La question de l'ouvrage *Homo spectator* propose précisément de revenir à cette adresse, à ce mouvement qui fonde l'énergie même de l'image. « L'image ne se définit pas par son contenu, écrit Gilles Deleuze, mais par sa forme, c'est-à-dire par sa tension interne, ou par la force qu'elle mobilise pour faire le vide ou forer des trous [...]. L'image n'est pas un objet mais un processus. On ne sait pas la puissance de telles images, si simples soient-elles du point de vue de l'objet. Ce qui compte

1. Marie José Mondzain, *Homo spectator*, Paris, Bayard, 2007, p. 215.

2. Marie José Mondzain, *Le Commerce des regards*, Paris, Seuil, 2001.

3. Marie José Mondzain, *Homo spectator*, *op. cit.*, p. 143.

4. *Ibid.*, p. 206.

dans l'image ce n'est pas son pauvre contenu mais sa folle énergie¹. » Il me semble que c'est dans cette lignée que Marie José Mondzain s'inscrit : le débat sur le pouvoir de l'image s'avère vain si l'on ne considère pas le dispositif qui la met en place. Le dispositif « imageant » est loin d'être neutre : il peut susciter une parole, ouvrir à la subjectivation des corps et des désirs ou, à l'inverse, il peut s'avérer être totalitaire, en faisant taire la parole par le contrôle qu'il opère sur les corps et le désir. L'image est donc en soi sans pouvoir, mais il y a un dispositif politique de l'image qui articule le désir à la parole, la pulsion au *logos*, et qui lui donne son pouvoir, non comme objet mais comme mouvement. C'est donc de pulsion du regard et d'énergie qu'il s'agit et non de contenu de l'image².

L'expérience ou la performance de Chloé Delaume est d'interroger ce qui s'opère sur cette pulsion lorsqu'il s'agit d'« habiter dans la télévision ». Elle tente d'observer en l'éprouvant ce qui se passe dans le corps et par le corps lorsqu'on s'expose à un dispositif normalisé sans plus de résistance aucune. La nécessité de la performance de Chloé Delaume se déclenche en écoutant les mots de Patrick Le Lay, alors directeur de TF1 : « Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau disponible. » « Patrick Le Lay dit : pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de rendre disponible, c'est-à-dire de le divertir, de le détendre, de le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola c'est du temps de cerveau disponible » (p. 12).

La performeuse prend ces propos à la lettre et décide de se mettre en condition pour comprendre comment se fabrique cette disponibilité temporelle et cérébrale. Nuit et jour, elle s'étudie elle-même en train de se soumettre à l'afflux de messa-

1. Gilles Deleuze, « L'épuisé », in *Quad et autres pièces pour la télévision par Samuel Beckett*, Paris, Minuit, 1992, p. 72.

2. « C'est en termes de pouvoir pris sur la vision pour anéantir le regard désirant qu'il faut traiter la légitimité des images et non en termes de contenu figuré ou figurables » (Marie José Mondzain, *Homo spectator, op. cit.*, p. 207).

ges publicitaires et ingurgite le maximum de programmes et de divertissements. Peu à peu, sa perception se modifie, son corps change, son cerveau devient une éponge absorbant et rejetant le langage du petit écran. Elle écrit : « J'admets : sans télévision je ne perçois plus les pulsations du temps social. C'est à son diapason que depuis trois mois je fonctionne, je suis désorientée et sans initiative, saisie de léthargie, pétrifiée d'esseulement¹. »

Chloé Delaume finit donc par disparaître *dans* la télévision. Ainsi qu'elle l'écrit dans *La Règle du je* : « Comprendre physiquement en quoi cela consiste la mise en disponibilité du cerveau. Durant vingt-deux mois : se livrer au grand flux de la télévision. Observer les changements, les modifications du corps et de la pensée. S'écrire dans ce réel qui nous fictionnalise. Se réapproprier sa propre narration. Il ne s'agit plus d'utiliser les matériaux vécus, mais de les provoquer [...]. Vivre des expériences, pas que les raconter. Se prendre comme propre cobaye, que le corps lui aussi se retrouve impliqué². »

La parodie, l'ironie et l'humour soutiennent cette expérience périlleuse puisqu'il s'agit de se poster devant la télévision des heures et des jours durant en voyant tout, depuis les journaux télévisés jusqu'aux émissions de télé-réalité. « Le projet fut conçu pour durer vingt-deux mois, au cas où, au final, ce serait l'Apocalypse. Il n'avait pas de nom. Il consistait en une étude, celle d'un sujet soumis du lever au coucher à la télévision³. » On peut lire dans cette façon « objective » de tracer le protocole la manière dont les expériences de psychologie neurocognitive peuvent être mises en place. Chloé Delaume fait d'elle-même son propre « sujet d'essai » et son cobaye. Elle met dans cette performance en action ce que Foucault pouvait écrire des dispositifs desubjectivants. Elle écrit : « Mise en place du dispositif. Dans la chambre comme dans le salon, un poste. Le salon sera mon bureau. Je viens de signer le contrat. Il est écrit je soussi-

1. Chloé Delaume, *J'habite dans la télévision*, op. cit.

2. Chloé Delaume, *La Règle du je*, op. cit., p. 90.

3. Chloé Delaume, *J'habite dans la télévision*, Paris, Gallimard, p. 38.

gnée et m'engage à m'exposer, me soumettre à la télévision. Dès les paupières écloses enclencher le bouton. Ne s'accorder drastiquement aucune pause, éviter de quitter l'appartement [...]. Comprendre quand et comment mon cerveau soudainement s'offre enfin disponible. Scruter les émissions qui ont pour vocation de divertir ce cerveau, de le détendre, de le préparer entre deux messages. En décrypter le fonctionnement, mais surtout. Consigner toutes mes réactions et leur évolution face aux multiples stimuli dont je serai bombardée au cours de l'expérience¹. » Le protocole du dispositif est donc précis : la performeuse donne son corps à cette science-là, avec le jeu nécessaire qu'est l'écriture. Dans ce protocole inhumain, ce qui la soutient, c'est le jeu de l'écriture, un corps se substituant à un autre, tout dévoué qu'il est à la science télévisuelle. Elle étudie minutieusement les parties cérébrales qui sont sollicitées pour qu'elles deviennent disponibles et notamment le cerveau reptilien et le cortex préfrontal médian : « Le cerveau reptilien attire les convoitises, parce que c'est en son sein que sont prises toutes les décisions d'action. Le cerveau reptilien a le désavantage d'être ce que l'homme a en lui de plus primitif. Ses réactions sont prévisibles face à certains dispositifs, le cerveau reptilien est con comme un balai, il est rigide et compulsif, on ne peut pas lui faire confiance je tiens à vous prévenir tout de suite². »

Quant au « cortex préfrontal médian [il] est un peu dur à prononcer, très compliqué à retenir [...]. C'est pour ça que les scientifiques issus de la recherche publique qui travaillent pour les services marketing des entreprises privées l'ont surnommée : zone de marché. La zone de marché est depuis sa découverte un sujet d'expériences, de débats, de congrès. *Neuroeconomics*, il s'appelait, le premier [...]. Depuis le début des années 1990 le neuromarketing était l'enjeu majeur. Une fois la terre promise, le XXI^e siècle s'attela aux labours, essartant des fossés la chienlit

1. *Ibid.*, p. 41.

2. *Ibid.*, p. 30.

libre arbitre. Secteur scanné, sécurisé. Repérage des sillons, cavités membranes fines et prédispositions: IRM à l'affectation¹. »

Jacques Lacan l'avait écrit en 1966: « La psychologie est véhicule d'idéaux: la psyché n'y représente plus que le parrainage qui la fait qualifier d'académique. L'idéal est serf de la société. Un certain progrès de la nôtre illustre la chose, quand la psychologie ne fournit pas seulement aux voies, mais défère aux vœux de l'étude de marché². »

Il ne pensait pas si bien dire et peut-être même n'avait-il pas tout imaginé! La performance de Chloé Delaume est donc celle de la *mise en condition de la désubjectivation*. Elle est au départ consciente, lucide et consentante et parvient peu à peu, face « aux industries de l'apnée visuelle », selon l'expression de Marie-José Mondzain, à la dissolution du sujet.

Un individu, non plus un sujet

Quels sont les premiers résultats de cette performance de désubjectivation? L'apparition d'un « individu » se substituant au sujet, dès lors sans subjectivité. Chloé Delaume trace les premières conclusions de son expérience:

« Bilan du premier trimestre

« Objectif: immersion globale

« Temps d'exposition: 1 451 heures

« Modifications corporelles:

« 1. Prise de poids conséquente (6,8 kg)

« 2. Déséquilibre de la couche supérieure de l'épiderme (dilatation des pores, présence soutenue de comédons, déshydrations hors zone T)

« 3. Papillome au niveau du canthus interne gauche (intervention chirurgicale prévue sous un mois).

« Modifications comportementales:

1. *Ibid.*, p. 28.

2. Jacques Lacan, « Position de l'inconscient », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1964, p. 832.

Expérience de subjectivation et de désobjectivation...

- « 1. Pulsions consommatrices inédites
- « 2. Actes d'achat conformes aux messages diffusés
- « 3. Augmentation, diversification et redéfinition des besoins
- « 4. Application de certains préceptes en matière d'hygiène et de sécurité relevant du TOC bénin et du droitisme aigu.

« Modifications plus graves :

« 1. Le sujet est atteint de confusion. Il ne se contente plus de réutiliser inconsciemment les mots et la syntaxe de la télévision lorsqu'il en rapporte le discours. Désormais, il semble *oublier* la source du message qu'il transmet à son tour. Non seulement le message est intégré et il se propage, soit par une mise en actes, soit par une adhésion mentale ; mais, de plus, il s'impose comme un savoir personnel, acquis depuis toujours à croire qu'il est inné.

« 2. Le sujet ne produit plus de pensée. Il reçoit et relaie des *opinions*. Lorsqu'il rapporte [...] le discours de la télévision, le sujet ne prend plus les précautions d'usage et évacue le protocole de décontamination [...]. Le sujet ne dit plus : sur France 2 ils ont dit alors que sur TF1 suivi d'un développement. Le sujet ne dit plus : ils. Le sujet ne dit même plus : à la télévision. Le sujet ne dit plus. Il répète. Et il fait sienne la voix de la télévision. Le sujet ne pense plus : il secrète. Une substance décapante qui attendrit sa chair et confit son cerveau. Désormais : *il paraît*¹. »

J'ai beaucoup ri à la lecture de ces pages, avec un certain grincement sans doute. L'ironie du bilan calqué sur les résultats de l'étude est du meilleur effet. Le dispositif mis en place tend à faire la preuve de la disparition du sujet. Bien sûr, comme tout dispositif, on pourrait se dire qu'il était en place pour démontrer ce qu'il souhaitait démontrer, mais l'expérience à l'intérieur du dispositif peut être le gage de la surprise du sujet de l'expérience lui-même. Il n'y a, bien sûr, ni méta-sujet, ni méta-langage, ni méta-expérience. Ce qui permet au sujet de l'expérience

1. *Ibid.*, p. 96-97.

d'en entendre quelque chose, c'est précisément de se soumettre à l'analyse du dispositif lui-même, à son analyse et à ses effets. *Déconstruire pour comprendre, faire l'expérience de soi jusqu'aux limites corporelles*, faire l'expérience d'un déplacement, analyser en somme. Faire l'expérience de soi par l'engagement de sa responsabilité et de ses actes, tel serait l'horizon d'une subjectivité moderne. La problématique de la subjectivité, devient, selon Foucault, « la manière dont le sujet fait l'expérience de lui-même dans un jeu de vérité où il a rapport à soi ». Si le sujet se constitue, ce n'est pas sur fond d'une identité psychologique, mais à travers des pratiques, qui peuvent être de pouvoir ou de connaissance, ou par des techniques de soi.

Dans le désespoir qui saisit Chloé Delaume face à cette dissolution, elle en appelle à Deleuze et à Foucault, à d'autres penseurs qui viendraient permettre des formes de résistance à cette désobjectivation en marche : « Ce n'est pas parce que vous êtes mort que vous avez le droit de ne plus avoir d'avis. C'est très très grave, écoutez-moi. La préparation du temps de cerveau humain disponible étrangle les ritournelles, Monsieur Deleuze, vous m'entendez, l'Ogre joue des cartes reines et l'hippocampe s'agenouille. Quant au néocortex, lui il s'oublie au reptilien [...]. Le problème le voilà : il porte plus haut et fort que tout, le chant de la télévision. Il s'est infiltré cordes et notes, il s'est lové à la lulette, l'hémisphère gauche s'est fait d'abandon argileux, l'hippocampe est docile, les synapses en curée. Je ne crois plus aux ténèbres mais aux supermarchés dont les baffles diffusent une révolution qui porte le nom de Jenifer [...]. Évidemment que j'y ai pensé, mais Foucault a clamsé en juin 84, que voulez-vous qu'il pige à cette histoire de fou, il me faudrait des heures pour le mettre au parfum [...]. À cause du territoire et de tous ces sales restes, vous me manquez, beaucoup, vraiment, Monsieur Deleuze. Je suis déjà, je sais dans la télévision¹. »

1. *Ibid.*, p. 105-107. Je renvoie à *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 361 sqq.

Elle fait ici référence à ce que Gilles Deleuze avait écrit sur la « ritournelle » comme chant intime. Je ne vais pas développer ici cette question, mais je dis simplement que, pour Deleuze, la ritournelle consiste en l'usage singulier, bon enfant, élémentaire du code (universel) par lequel l'individu s'approprie le code comme ce qui promet sa liberté à l'intérieur du code. Mettant en jeu la dialectique de l'individuel et du collectif, la ritournelle pointe donc du côté d'une politique.

Comment le sujet peut-il, avec ce qui lui est radicalement autre trouver un nouage habitable entre son symptôme, qui est la marque de sa signature et de son style, et le lien social, sans réduire celui-ci à un « chacun sa vérité » ? Comment le sujet peut-il résister ? Freud énonçait déjà dans *Malaise dans la civilisation* ce conflit constitutif du lien social : la névrose est le style de chacun, le ton de chaque parole, sa singulière idiosyncrasie. Comment, sans réduire ce style, peut-il faire lien ? Chloé Delaume a trouvé sa solution, dans son style, le ton qui est le sien : « Je n'ai pas su protéger mon cerveau, son temps est aboli, il n'est que disponible. Mais au moins, voyez-vous, j'ai ma *narration propre*. Sachez sauver la vôtre avant qu'il ne soit trop tard¹. »

Trouver sa « narration propre », ses propres ressources de transformation dans le langage et par le langage, telle est l'épreuve de cette expérience. Dire « je », ce qui est aussi une expérience de déplacement de soi. Aucun signifiant ne fixe l'identité du sujet, fixer le sujet par un signifiant c'est déjà tenir un discours qui le déloge : « *Je suis où je ne pense pas, je pense où je ne suis pas* », selon la formule de Lacan. Pas de je sans aliénation, le je est pris dans le langage qui le dépasse. En advenant comme je conscient, le vrai sujet s'abolit, se dissipe dans l'illusion. Dès que le je parle, il se perd dans l'aliénation. Le je tient un discours qui fait choir le sujet de sa position. Au commencement était le langage, ce que nous appelons monde, personne, culture en est le produit altéré.

1. Chloé Delaume, *J'habite dans la télévision*, op. cit., p. 156.

Le « je » n'échappe pas au social, et la pratique freudienne s'inscrit dans le fait social, parce qu'elle est elle-même un fait social. Lacan écrit que seul le langage pourra restituer au je sa fonction de sujet dans l'universel. C'est dire que le sujet porte en lui-même l'extériorité, non pas comme le contraire du sujet, mais comme la constitution du sujet lui-même. Une subjectivité est toujours une construction : avec quelles coordonnées et quelles déterminations une subjectivité fait advenir un sujet ? Un sujet est celui d'une époque historique, c'est-à-dire qu'il est aussi soumis aux variations de sa propre construction.

La banalisation et l'évidence des faits sociaux et des déterminations historiques sont sans aucun doute ce que le praticien freudien doit soumettre à l'incessante critique, à l'incessante déconstruction, entendre ce qui, derrière les évidences, portent les discours de la norme et des effets de servitude aux idéaux d'une époque, entendre ce qui, derrière les banalisations, appellent à une désobjectivation du sujet ou à son assujettissement inconscient. Non pas dévoilement psychologique par lequel il faudrait découvrir la vérité cachée, mais surgissement d'une parole qui a un effet d'acte sur le sujet, c'est-à-dire qui le place en un point de responsabilité.

Il me paraît tout à fait intéressant d'approfondir et de prolonger cette recherche sur les effets que peuvent avoir les dispositifs de la modernité sur le corps et la subjectivité. Des philosophes et anthropologues s'y attellent : je pense notamment à Avital Ronell qui, dans son ouvrage *Telephone Book. Technologie, schizophrénie et langue électrique*¹, s'emploie à déplier les questions entre le *technè* moderne et ses effets sur la subjectivité, à Marie José Mondzain sur la mode², à Judith Butler sur le corps et les athlètes, etc.

Comment penser, par exemple, alors que *le téléphone fixe permettait d'appeler quelque part, un lieu, un endroit, le télé-*

1. Avital Ronell, Avital, *Telephone Book. Technologie, schizophrénie et langue électrique* (1989), trad. fr., Paris, Bayard, 2006.

2. Marie José Mondzain, *La Mode*, Paris, Bayard, 2009.

phone mobile permet de joindre quelqu'un, une personne.

L'individu, ici, revient! Quels effets sur le corps peuvent avoir les dispositifs modernes et technologiques. Les artistes contemporains sont des sources de réflexion aujourd'hui sur ces questions.

Pour conclure, je voudrai encore me référer à Michel Foucault: « Au cours de leur histoire, les hommes n'ont jamais cessé de se construire eux-mêmes, c'est-à-dire *de déplacer continuellement leur subjectivité*, de se constituer dans une série infinie et multiple de subjectivités différentes et qui n'auront jamais de fin et ne nous placeront jamais face à quelque chose qui serait l'homme¹. » Ce lieu inassignable de la subjectivité en mouvement, en perpétuelle « déprise » par rapport à elle-même, c'est à la fois pour Foucault le produit des déterminations historiques et du travail sur soi (dont les modalités sont à leur tour historiques), et c'est dans ce double ancrage que se noue le problème de la résistance subjective des singularités: le lieu de l'invention de soi n'est pas à l'extérieur de la grille savoir/pouvoir mais dans sa « *torsion intime* », selon l'expression de Foucault.

Inutile alors de souhaiter ériger l'empire du « sujet » ou de la « subjectivité » là où il n'y a qu'un « terrain vague² », c'est-à-dire un déplacement à mesure que se constitue ou qu'émerge le sujet. Il y a quelque chose de l'ordre d'une impossible saisie dans la notion de sujet, part échappée au moi qui ne peut faire l'épreuve de lui-même que dans l'expérience par laquelle et à laquelle il s'expose et il engage son corps. C'est l'exercice auquel nous a convié Chloé Delaume.

1. *Ibid.*, p. 131.

2. J'emprunte librement cette expression à Chloé Delaume, *La Règle du je*, Paris, PUF, 2010.